

des premières sociétés savantes d'Allemagne (Halle, Karras, 1883¹), tous ces travaux assureront à Joseph Roux une grande place parmi les romanistes du siècle en même temps qu'ils serviront à confirmer le relèvement de son idiome qu'il a entrepris si vaillamment.

Il resterait à parler encore de ces trois recueils de pensées dont nous avons donné un premier aperçu au commencement de notre étude. Mais est-ce bien le lieu, dans une chronique félibréenne, d'insister sur un ouvrage français?... Plus peut-être qu'on ne pourrait croire, tant l'isolement du poète a pesé uniformément sur les produits de sa pensée. Il y a dans ces *Maximes, Études et Images*, de cette amertume ou désillusion, comme on voudra l'appeler, qu'on trouve à chaque pas dans le *Journal d'un poète* d'A. de Vigny. Avec cette différence que celui-ci a coudoyé les hommes et en a été délaissé, que celui-là est resté ignoré, sans arriver à désarmer l'indifférence¹. Une autre influence qui tempère cette fois la sobriété, l'amère âpreté de cette œuvre, semble venir d'Espagne. Elle y constitue un mysticisme pour le fond, un colorisme pour la forme, dont les traces fréquentes reposent agréablement. Dans les vers français, par exemple, cette double influence relève singulièrement la monotonie des idées. Dans les maximes également, qui sont souvent admirables, ce culte de l'image est apparent. Moins pourtant que l'on pourrait s'y attendre chez un poète méridional. Joseph Roux n'a-t-il pas dit: « La pensée fait entendre, l'image fait voir. Il y aura toujours plus d'éloquence dans l'image que dans la pensée. » Ce qui peut paraître un paradoxe à quelques-uns est pourtant une vérité pour le peuple. Or, Joseph Roux l'a étudié, surtout le peuple des campagnes...

Écoutez ses observations :

— Les gens de Tulle appellent nos paysans : *peccatas* (*peccata*). Ce sobriquet renferme un sens admirable. Le paysan, c'est bien le péché, le péché originel encore persistant et visible dans toute sa naïveté brute, dans toute sa brutalité naïve.

— Le paysan n'aime rien, ni personne, que pour l'usage.

— Le paysan est déiste: hors de là il laisse dire et laisse faire.

— Le paysan qui ne vient à nous que par besoin, se croit nécessaire et se donne de l'importance dès que nous allons à lui par charité.

— « Sait-on de qui ou de quoi l'on peut avoir besoin?... » Voilà, en abrégé, la préoccupation, le caractère et le mobile du paysan.

— Le paysan est maussade payeur comme le sol qu'il laboure.

— La création n'a pas d'animal plus sobre que le paysan chez lui, moins sobre que le paysan chez les autres.

¹ « Tant que les Allemands se sont bornés à étudier le provençal, ce n'a été qu'un encouragement pour la cause. Mais voilà qu'ils se mettent à éditer les œuvres de notre renaissance; cela devient une sanction. » Lettre de M. de Berluc-Perussis, 17 février 83.

² Il y a des âmes sœurs et la solitude peut pleurer en tout lieu. Pourquoi donc ne pas rappeler les *Pensées* de la reine de Roumanie, dont la mélancolie, moins hautaine que dans le *Journal d'un poète*, semble parfois un écho des mêmes douleurs dont retentissent les *Maximes* de J. Roux. Nous sommes heureux, à ce propos, de signaler une forte étude du Dr J. Condamin sur les *Pensées d'une Reine*, dans son nouveau volume : *Croquis artist. et littér.* (Paris, Ernest Leroux, éd.)